

attaché par la patte à un fil. On peut le lâcher après avoir pris la précaution de l'alourdir en assujettissant un bout d'allumette à l'extrémité du fil. Un autre divertissement consiste à atteler plusieurs hannetons à une boîte en carton, remplie parfois de petits cailloux, pour mesurer la force de traction. Dans ce travail, les « meuniers » sont réputés les plus forts.

Les enfants croient que l'âge du hanneton est indiqué par les raies blanches ou stigmates qui terminent les segments de l'abdomen. Le hanneton qui a sept de ces raies, comme aussi celui qui est tombé à l'eau, est déclaré galoux et rejeté avec répugnance. Aussi chante-t-on :

*Si ro-z aré l'gale, n'céné ni par chi,
Min si ro n'aré ni l'gale, vo pocé v'ni par chi.*

Lessines.

Avant de prendre son vol, le hanneton qui est très lourd, soulève deux ou trois fois ses élytres pour se gonfler d'air. On dit alors qu'il compte son argent ou qu'il compte ses « ans. » A Liège, il compte ses heures ou « fait ses paquets. » De là, cette enfantine liégeoise :

<i>À balonce, fe-z vosse paquet, Il est tims d'enne raler, Po-z aller soper, Ine heure, Deux heures, Treus heures, Vole é vóye!</i>	<i>Hanneton, fais tes paquets, Il est temps de t'en retourner Pour aller soper. Une heure, Deux heures, Trois heures, Vole au loin!</i>
---	---

Voici quelques autres formulettes employées pour engager le hanneton au repos, à prendre son vol :

- Liyon! Liyon!
Preinds tés ailes,
Va-t-ein sus l'pont
A bobon, a bobon⁽¹⁾
Meunier!
V'ta vo moulin qui brûle.*

(¹) On dit aussi :
Au bos, au bos, meunier.
MONS, SIGART, p. 232.
- Liyon, liyon,
Prinds tes éles
Et vole sus l'pont.*

*Si t'as des caurs,
Vas-és au pot d'caurs.
Si l'enne a pont,
Vas-és d'sus l'Tienne Warnon,
A Boudje, à Biernacomène,
Environs de Namur.*

« Lion, lion, Prends tes ailes Et vole sur le pont. Si tu as des sous, Va au pot de sous. Si tu n'en as pas, Va sur la butte Warnon, à Bouges, à Biernacommune. »

Bouges, village près de Namur, Bierna-commune, Tienne Warnon, lieux-dits de la région. Le village de

Bouges est blasonné « Pays des *balouges* » — probablement à cause de la popularité régionale de cette formulette.

A Namur même, elle est connue sous la forme suivante, citée par PIRSOU, *Dictionn.* V^e Balouge :

*Liyon! Liyon!
Prinds tes ailes et vole pus lon.
Si t'as des caurs (des sous),
Vas-és au pot d'caurs,
Si l'enne a pont,
Vas-és sur l'pont.*

Namur.

3.

*Voli, volon,
Prinds tes ailes
Et vole sus l'pont.
Si l'enne a pont (point)
Vas-é pus lon.*

Herbatte.

4.

*A bobon, meunier,
V'ta ton moulin qui brûle.
Si tu n'prends pas tes ailes
Je te coup'rai la tête
Avec les ciseaux de ma mère.*

Mons.

5.

*Moniy, moniy,
Trois heures a soniy
Au cloqui d'Fram'riy!*

Frameries.

6.

*Une heure, deux heures,
Vole, vole, vole!
Si tu ne voles pas,
Je te coup'rai la tête
Avec un couteau d'bois.*

Verviers.

7.

*Vole, vole, vole!
Si tu n'voles pas,
Je te coup'rai la tête
Avec le couteau Saint-Jean.
Dimanche,
Tu mettras ton habit blanc.
Lundi,
Tu mettras ton habit gris.*

Leuze.

8.

*Hanneton
Vole, vole, vole,
Ton mari est à l'école,
Il a dit quand i r'viendra
Qu'il te coup'ra ta tête
Avec un couteau d'bois.*

Vottem.

Variantes : au lieu de « mari » on dit parfois « ton amant »; chez les fillettes de l'école, on dit : « Marie »!

9.

*Móniæ, móniæ,
Delouyæ vos sac.
À biy, abiy, i brûle!
Fros di ai u-ce que vo mè est morte:
A Moubai, à Cambrai,
U-ce qu'on soune les grossès cloques
Berlin bon bon!
Berlin bon bon!*

Ath.

« Meunier, meunier, Déliez votre sac. Vite, vite, il brûle! Je vous dirai où votre mère est morte : A Moulbaix, à Cambrai, Où l'on sonne les grosses cloques. Berlin bon bon! »

Moulbaix, village près d'Ath. Ath faisait partie de l'archevêché de Cambrai. Cf. la formulette de Valenciennes dans HÉCART, *Dictionnaire rouchi*, p. 97.

Pour éveiller le « bruant, » on lui chatouille le thorax; pour le faire voler, on appuie sur ses pattes, ou, le plaçant entre les deux mains, on souffle dessus.

L'enfant est sans pitié. Il arrache une aile au hanneton pour l'empêcher de fuir, lui transperce les ailes d'une aiguille pour le faire tourner comme un moulin (1), lui enlève la tête s'il en est fatigué.

Dans le calme des soirs, les bons vieux humant le frais devant leur porte et voyant passer les bandes de gosses à la poursuite des hannetons, évoquent souvent les mêmes prouesses et se complaisent à les raconter dans leurs patois savoureux.

Et, pendant leur récit, on croit lire parfois, au coin de leurs lèvres, le vers du grand Hugo :

J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel.

* * *

La popularité des jeux du hanneton a donné lieu à divers proverbes.

Avoir une *balouche dins l'cervia* « un hanneton dans le cerveau », c'est être un peu fou (Jodoigne). Cette expression est fort répandue. Elle fait allusion au bourdonnement bruyant et obsédant de l'animal.

On dit à Tournai : *Ch'est ein bruant, i faut li marcher sus les pattes pou l'faire avancher*. Pour dire : c'est un paresseux.

A Tournai encore, *in donner tong comme ène queue d'bruant*, c'est donner peu de chose.

Le dicton « Bête comme un hanneton » est une allusion à la sottise brutale de l'animal qui le fait voler droit devant lui contre l'obstacle où il se bute lourdement et se rebute sans cesse jusqu'à ce qu'il retombe épuisé.

Aux personnes qui emploient l'expression vague « toutes sortes de... », on décoche à Nivelles ce trait : *Toutes soirtes, c'est du brin d'prêcheu*. — *Brin d'prêcheu* se dit encore d'un mélange quelconque de diverses matières, ou d'une société hétéroclite.

Diverses croyances populaires se rattachent à cet animal.

Les hannetons à collet rouge sont rares. Aussi, si l'on en trouve un, on en conclut, à Mons, que la guerre est proche (2).

Par contre, l'abondance des hannetons est interprétée comme un signe favorable au point de vue des récoltes. A Taintegnies, on dit qu'alors les blés seront *guernases*, « abondants et bien fournis ». A Meix-devant-Virton, on connaît le proverbe : *Année d'châtons, Année d'crompires* « Année de hannetons, Année de pommes de terre. »

(1) En cet usage, connu de tous les enfants wallons, est sans doute l'origine du nom de « meunier » donné au hanneton.

(2) *Revue des traditions populaires*, XVIII (1903), p. 477.

On prétend, en Hainaut, que le hanneton a un goût de noisette! Même croyance en Hesbaye.

Aux environs de Liège, les enfants croient que les hannetons, à la fin du mois de mai, rentrent en terre et se changent à *neurès biesses*, en bousiers, autrement dits *marhâ*.

Autrefois, cette croyance était générale, témoin le *spot* ou proverbe : *fé d'ine balouce on moye à stron* « faire d'un hanneton un ver bousier » : rendre plus mauvaise encore une chose déjà mauvaise (1).

Le hanneton du solstice (*Melolontha solstitialis*), plus petit que le hanneton ordinaire (*M. vulgaris*), passe aux yeux des enfants pour être le jeune de ce dernier. Aux environs de Liège, on l'appelle *biesse di foûr*, « bête de foin » ; à Taintignies « bête d'avoine ».

Les hannetons passent, à Nivelles, pour être les puces (ou les poux) du Diable (2).

Nous avons déjà signalé qu'au pays de Namur, la *balouge* mouillée donne la gale. Même croyance à Liège, en Hesbaye, dans le Condroz et en Ardenne. Dans certains villages du Hainaut, c'est le hanneton qui a sept raies sous le ventre ou davantage, qui donne cette maladie. A Taintignies, ce sont les hannetons accouplés, ceux qui sont, comme on dit « en carrosse »...

JULES DEWERT.

(1) *Dictionnaire des Spots*, 2^e éd. n° 1454.

(2) M.-C. RENARD, *l'Argayon*, p. 129.





LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

Par les routes⁽¹⁾

Sémaphores



Les signaux du chemin de fer, sur le ciel, font deux gestes essentiels.

Minces et raides, ils distancent le long des voies leur organisme élémentaire.

Uniquement construits au tire-ligne, ils ont une âme rectiligne, et conservent un aspect d'épure.

Ce sont les êtres rudimentaires de l'âge de la houille et du fer.

Leur intelligence est bornée et leur langage sans métaphores est absolument précis.

Ils s'appellent aussi sémaphores — cela a peu d'importance; — ils font uniquement deux gestes.

Mais le geste horizontal, s'il se prolonge, peut inquiéter pendant des minutes, des quarts d'heure, des demi-heures et même des heures, les gens — les gens pressés, les boursiers, les marchands de grains, les hommes d'affaires et tous ceux qui veulent bien faire des voyages quotidiens ou hebdomadaires.

Lorsque le geste n'est pas oblique, le train ne peut pas passer, et ce geste simple est dogmatique même pour les gens qui ne croient à rien et pour les schismatiques, les catholiques et les païens.

Les signaux du chemin de fer font deux gestes essentiels.

Ils sont les êtres rudimentaires de l'âge de la houille et du fer.

(1) La première série, que nous publions ici, revue par l'auteur, a paru en 1893-94 dans la revue liégeoise *Floréal*. La seconde série, que nous donnerons bientôt, est inédite.

Ils sont construits au tire-ligne et leurs yeux tracés au compas — des yeux ronds sans paupières — deviennent phosphorescents le soir.

Des yeux rouges, des yeux verts, — couleurs complémentaires — et qui conviennent à ces êtres rudimentaires n'ayant pour organisme que le strict nécessaire pour tracer sur le ciel deux seuls signes essentiels.

Les boîtes aux lettres

Les boîtes aux lettres ont la bouche toujours ouverte.

A l'angle des quais, au coin des rues, — sur un soulèvement de pierre grise — elles sont en fonte, recouvertes d'une peinture verte, Sur leur ventre des ornements qui sont d'un style indifférent!

Et comme un bulletin d'hôpital, un rectangle de métal, écrit à l'encre indélébile, dit que l'on fait leur autopsie huit ou neuf fois jusqu'à minuit.

Car toujours manger du papier, des lettres d'affaires, des journaux, des circulaires et des revues hebdomadaires, d'être bourrées de lettres de mort — c'est leur sort.

Et leur bouche est toujours ouverte, par le soleil et sous l'averse.

Poteaux indicateurs

Jadis en bois, maintenant en fer, — il faut bien être de son temps — les poteaux indicateurs ouvrent les bras et font des signes.

Ils répondent en kilomètres aux questions du voyageur, en regardant d'un air moqueur le cantonnier, qui s'évertue à arranger des pierres en tas.

Ils connaissent les automobiles et se croient considérables, ayant des bras interchangeables.

Ils font des signes.

Leurs ancêtres étaient en bois et vivaient à l'écart des hommes.

Ils avaient un aspect austère et ouvraient les bras au silence.

Ils savaient le pouvoir des lignes et que l'inégalité des angles rend les routes différentes.

Ils montraient la route aux nuages, ils observaient les étoiles.

Ils ouvraient leurs bras en silence loin des fermes et des demeures — à l'orée des bois — et ils n'ignoraient ainsi aucun des bruits indéfinis qui rendent si profond le silence.

Ils ouvraient leurs bras au silence à l'angle des routes sans ornières, dont le vent est l'horticulteur.

Ils ouvraient les bras en silence aux carrefours choisis du Diable.

Aux carrefours où, en silence, la Peur, qui tourne lente, qui glisse et rampe autour du passant attardé, soudain s'arrête et se dresse — immense — dans la nuit.

Ils ouvraient leurs bras au silence, connaissaient l'influence des lignes, l'ouverture de tous les angles, comment se tracent les triangles et les croix.

C'étaient des personnages anciens, quelque peu nécromanciens.

Poteaux télégraphiques

Dans les campagnes qui sont planes, afin que plus facilement le paysan puisse jusqu'au ras faucher la moisson blonde des épis et ne perdre que très peu de paille,

Dans ces campagnes sans arbres, où n'existe plus le moindre buisson,

— Selon les paysans, les arbres et les buissons font du tort aux moissons, —

Le long des routes qui sont droites pour ne point distraire le piéton — et qui sont longues, toujours si longues, qu'on ne sait pas où elle s'arrêtent; — le long des routes s'alignent en file les poteaux télégraphiques.

A des distances toujours les mêmes, un poteau droit, toujours le même, et deux godets de porcelaine — pour isoler les fils de fer.

Le fil de fer a des courbes qui mesurent la distance d'un poteau à un poteau et toujours la même courbe à chaque poteau recommence.

Et toujours les mêmes fils suivent dociles la longue file des poteaux télégraphiques.

Ils remplissent des fonctions publiques.

Ils se tiennent sérieux et droits — le vent, pour se distraire parfois, leur donne des inclinaisons qui varient.

Ils sont des arbres civilisés.

Une métempsychose les replante — officiellement — le long des routes.

On n'en voit jamais repousser, — ils ont perdu tout souvenir de leur existence première.

Ils sont les arbres civilisés qui jalonnent les routes, traversant les moissons ou la terre solitaire.

Ils connaissent le facteur et tous les messagers; ils doignent de l'ombre quand c'est l'été.

Les réverbères

Les réverbères s'échelonnent entre les haies dans les ruelles: les ruelles noires entre les haies.

Ces pauvres haies faites de trous, où sèche le linge des pauvres gens,

Les maigres haies au bord des champs, où la récolte se complique de vieilles boîtes de fer-blanc et de débris de porcelaine.

Les réverbères s'échelonnent entre les haies, par les ruelles.

Des bruits de pas dans la ruelle. Sur le ciel s'avance une échelle.

Elle s'incline sur la lanterne; les vitres bruissent sous le choc enfermant la lueur terne.

Flamme triangulaire et fauve — lumière isolée dans le noir — car il fait nuit.

Le pavé en-dessous s'éclaire, zébré d'une ombre quadrangulaire, qui se déforme et tremble au vent.

La vitre a des miroitements et contre le verre mal essuyé les phalènes se suicident.

Le poteau s'incline branlant — autrefois il fut peint en vert — il fut oublié cet hiver — de vert il est devenu blanc.

Il voit passer les pauvres gens qui se traînent au long des ruelles.

Les enfants lui jettent des pierres; il est le soutien tutélaire des ivrognes aux pas chancelants.

Il regarde, témoin austère, les amoureux s'embrasser loin de sa potence de fer.

Et sa flamme luit jusqu'à l'aube sous le réflecteur de fer-blanc.

Les réverbères s'échelonnent entre les haies dans les ruelles.

Vieilles murailles

Aux vieilles murailles, la lumière du couchant donne un air bienveillant.

Elles s'allongent bordant des chemins où l'herbe pousse entre les pavés.

Elles bordent des chemins où dans les mares que la pluie laisse flottent les feuilles mortes, l'automne.

Et de l'herbe pousse à leur pied.

De l'herbe aussi sur leur crête se dessèche et tremble au vent.

Elles penchent un peu sur le chemin, elles paraissent écouter.

Elles paraissent écouter, écouter ce qu'on n'entend pas — ce qui se chuchote là-bas — où se couche le soleil.

Et le mortier se fendille — le mortier tombe en petits tas — au bas.

La lumière du couchant leur donne un air songeur et doux, elles semblent même un peu lasses.

Tant de fois du même côté et toujours du même côté, le soleil pour elles s'est couché et la même ombre, ombre muette — toujours lente et toujours muette — la même ombre est venue lente tracer ses gestes de silence sur le mortier qui s'émiette.

Le mortier tombe — tombe en petits tas — au bas.

Et elles semblent se ressouvenir de ceux-là qui sont passés et dont les ombres se mouvaient agrandies par la lumière.

Elles semblent se ressouvenir des ombres qui ont passé sur elles — ombres qui rampent attachées aux pas — qui rampent et soudain se redressent et se meuvent sur les murailles.

Ombres toujours attachées aux pas — qui s'en vont avec le soleil et que la nuit la lune ramène; ombres toujours, toujours muettes qui passent et qui disparaissent.

Et tant d'ombres ont passé sur elles — et ce sont ces frôlements d'ombres qui usent toutes les murailles.

Les pommiers morts

Sur un ciel vide, au ton d'ivoire, s'incrument en noir les pommiers morts.

Jadis des fleurs et des feuilles, sur ces branches dénudées, étaient la joie sous le soleil.

Le terrain est couleur de suie, et ils sont morts, les pommiers.

L'homme a fait des trous dans la terre, l'homme a creusé une houillère, et lentement, le schiste noir et la poussière ont envahi le verger clair.

Les pommiers sont morts, car ils sont fiers.

Et la splendeur de leurs branches — vertes et blanches sur le grand ciel et dans le vent — n'étaient pas faites pour la houillère.

De voir passer tous les matins des théories d'êtres humains, noirs et courbés, aux yeux éteints, — de voir passer dans les soirs rouges des dos voûtés, des jambes lasses, les pommiers, exaspérés, ont poussé !

Ils ont poussé très haut leurs fleurs, ils ont poussé très haut leurs feuilles, ils ont poussé des fleurs sanglantes.

Ils ont poussé dans la tourmente les hiéroglyphes de leurs branches qui disaient : « Ayez pitié ! »

Et las, un jour d'efforts trop grands, las d'efforts impuissants, ils sont morts.

On ne fera pas des planches de leur bois mort.

Portes fermées

Des portes estampent dans la muraille des symétries d'angles droits et leurs encadrements de pierre sont scellés avec du fer.

Du fer, du plomb et de la pierre, pour encadrer des portes de bois, des portes où l'on ne frappe pas.

Car on ne frappe plus à ces portes.

Était-ce le soir ? était-ce le jour ? — personne ne l'a jamais su — ces portes-là se sont fermées.

Elles se sont fermées un jour, elles se sont fermées un soir, et maintenant leurs faces de bois sont comme des visages de morts, où ne se révèle nul émoi.

Est-ce la poussière des étés, est-ce la neige des hivers ou les vers forant le bois, qui rendent si tristes les portes, les portes que l'on n'ouvre pas !

... — Le bois est noir des larmes de la pluie...

Non, non, ne frappez pas à ces portes ; ne frappez pas.

Ils sont couchés, ils n'entendent pas.

Ils sont couchés dans des cercueils de plomb recouvert de bois.

Ils sont couchés sous des dalles de pierre scellées de fer.

— Ne frappez pas.

Les pauvres

Les pauvres vont — clopin-clopant — par la longueur de la route.

Ils sont courbés et résignés et marchent sans trop regarder et sans savoir — car, à quoi bon ?

Et devant eux, la route s'allonge, jamais trop courte, toujours trop longue.

Elle se bifurque aux carrefours ; que ce soit l'une, que ce soit l'autre : la route s'allonge toujours trop longue d'un carrefour à un carrefour — bordée de haies ou de maisons ou de la ligne de l'horizon.

La route si longue, où se succèdent des tas de pierres ou bien de sable; ou de la chaux avec des briques, ou les monotones fabriques où l'on fabrique des boulons ou des carreaux de céramique, économiques.

Clopin-clopant et devant eux et sans savoir — car, à quoi bon? — les pauvres marchent résignés par ces longueurs qui se compliquent.

Et l'on perçoit de toutes ces routes bordées de murs, bordées de haies, ou de la ligne de l'horizon, d'autres fabriques, bien symétriques, construites en briques, où l'on fabrique d'une façon bien mécanique — tous les produits économiques.

Les pauvres vont — clopin-clopant — en leurs souliers asymétriques.

AUGUSTE DONNAY.



GENS DE CHEZ NOUS

Sur M. George Delaw. — M. André Boissière, correspondant parisien du *Nouveau Précurseur*, d'Anvers, vient de publier dans ce journal (n° des 11-12 mai) un intéressant médaillon de notre collaborateur George DELAW, wallon authentique, comme le savent de longue date nos lecteurs et amis.

L'article de M. André Boissière apporte une documentation complémentaire à celle que donnait M. Charles DELCHEVALERIE dans son étude sur *Les Albums de George Delaw*, publiée ci-dessus, t. XIII (1905), p. 59-62. M. George DELAW, en effet, ne cesse d'œuvrer avec un talent qui s'impose de plus en plus à l'attention. On remarquera, au surplus, que les justes éloges, aujourd'hui multipliés par la critique parisienne, ont été pour la première fois justifiés ici-même à l'adresse de l'imagier, à présent décorateur de marque, bon Wallon que requiert l'Âme des choses, et folkloriste attendri autant qu'ingénieux artiste.

Voici ce que dit M. Boissière :

« George Delaw, le spirituel dessinateur humoriste qui, depuis plus de dix ans, illustre de son esprit attentif et d'un crayon malin, tous les magazines et les journaux, est, peut-être, si l'on veut bien y prêter attention, supérieur à sa renommée et à sa notoriété qui est grande. Voulez-vous qu'il nous soit loisible de le connaître, dans ses dessins, dans ses albums, et l'ayant ainsi goûté, en qualité d'imagier rare, non point le découvrir mais le goûter mieux, comme décorateur ?

» George Delaw est d'origine belge. Il blasonna sa jeune gloire, souventes fois dans ses croquis, du moulin ancestral, du Moulin des Deleau qui furent meuniers, dans la vallée de la Semois; et de ses origines flamandes [*sic!*], il a gardé cet amour de la nature, ingénu et charmant, qu'il manifeste d'un trait, irrésistiblement, même dans ses caricatures les plus drolatiques.

» Edmond ROSTAND a écrit sur Delaw : « Il a le plus charmant génie de la caricature; il a créé les grotesques les plus poétiques. La grâce de sa fantaisie est unique; son invention est inépuisable. Avec deux tons, il évoque tout un paysage de France. Lui seul a rendu la naïveté de nos vieilles chansons; il est l'illustrateur national du Folk-lore. » Et ce jugement,

tombé de haut, s'applique à la série des albums de Delaw, *La première année de collège d'Isidore Tarticade* (1900); *Les mille et un tours de Placide Serpolet* (1901); *Les aventures de Tit, l'espigle* (1902); *L'histoire misobolante de Jean de la Lune* (1904); Juven., édit.). Ou mieux encore à l'autre série, éditée chez A. Sporek : *Voyez comme on danse*, rondes enfantines, harmonies de Gabriel Pierné (1902); *Contes de nourrices et histoires de bergands*, accompagnés de berceuses harmonisées de Vincent d'Indy (1903); *Sonnez les matines*, harmonies de Gabriel Pierné (1904). Est-ce que cette autre appréciation de M. André Beaunier ne s'applique pas à tous les dessins de George Delaw, épars dans tous les périodiques, au

Chat-Noir, à la *Vie drôle*, au *Rire*, au *Journal*, au *Figaro*, à *La Jugend*, au *Sourire*; au *Canard Sauvage*, etc.?

» Ce dessinateur, écrivait M. BEAUNIER dans le *Figaro*, s'amuse à ceci : il fait semblant de ne pas savoir dessiner. Une figure est un rond ; les yeux sont deux points ; le nez est une ligne verticale ; la bouche une ligne horizontale. Et voilà : c'est un bonhomme ! Seulement, George Delaw place avec tant de justesse ces deux points et ces deux traits qu'une vivante et parlante physionomie en résulte. Grâce au plaisant artifice de sa naïveté industrielle, il évite la fausse habileté de qui dessine en parafes. Il ne confond pas avec



l'art expressif et vrai une vulgaire adresse des doigts. » M. BEAUNIER l'a dit justement ; l'art de Delaw est un art expressif et vrai. C'est sa sincérité, jamais en défaut, qui plaît aux enfants, dans ses albums et, aux grandes personnes, dans ses dessins ; Delaw a un autre mérite qui n'est pas mince : c'est celui de la légende gaie, sans amertume, spirituelle sans grossièreté... Il est un des rares humoristes dont le rire ne soit pas un ricanement ; il est, chose excessivement rare, chez les caricaturistes, un homme de goût ; et de n'être jamais commun est le secret du charme qu'il exerce sur les esprits les plus différents...

» Il serait à désirer que Georges Delaw, décorateur, fût aussi connu que Delaw imagier. On ne connaît guère, de ce délicieux artiste, que trois grandes décorations : celles qu'il fit pour la Maison du Rire (Salle des Marionnettes) à l'exposition de 1900 ; celles de la salle à manger de M. Arsène Alexandre, le critique d'art ; celles qu'il exécuta à Cambo, chez Edmond Rostand. Admettons que le fumoir de l'auteur de *Cyrano* prête à

plus de publicité que la salle à manger du directeur du *Rire*, ce qui n'est pas démontré ! Ah ! l'ingénuité spirituelle de l'un et la rabelaisienne bouffonnerie de l'autre. Chez Rostand, ce sont des fresques à la colle, de quatre mètres sur deux, représentant les vieilles chansons de France *Malbrough*, *Dumoulet*, *le pont d'Avignon*, dont on retrouvera les motifs dans les albums de M. Sporek. Chez Arsène Alexandre, c'est tout un poème héroï-comique, en sept livres, une épopée gastronomique extraordinairement plaisante : *Sa Majesté Pot-au-feu passe la revue des Soupes*; *Les funérailles de sir John Roastbeef*; *La prise du château de la Reine-Claude*; *L'Eau traînée devant ses juges*; etc.

» Dans ces décorations, ce qui ne peut être dit c'est la finesse des détails, le trait subtil qui attache et retient. Encore un des secrets de Delaw, de savoir, mieux que qui que ce soit, faire valoir ce qu'on a appelé « l'esprit du dessin, » généralement pour excuser ceux qui manquaient de l'un et de l'autre.

» J'aurais mauvaise grâce à insister sur un artiste d'un talent universellement reconnu. Au moment où va s'ouvrir le « Salon des Humoristes, » j'ai voulu donner, en quelques lignes, la figure originale d'un des plus originaux.

» Et mon plus vif plaisir est de répéter ici ce que M. FRANC-NOHAIN écrivait dans *Gil Blas* :

« Il faudra pourtant proclamer un jour qu'il a, ce joli imagier, si ingénieux à la fois et si naïf, une des âmes d'artistes de ce temps, la plus délicate, la plus subtile et la plus fraîche. »

•••

Mort du D^r Vermer. — Le D^r VERMER, poète wallon et fabuliste français, est décédé à Beauraing le 21 mai dernier. C'est dans le dialecte de cette ville qu'il se mit à rimer, il y a une cinquantaine d'années, publiant dans les recueils annuels de la « Société liégeoise de Littérature wallonne » la plupart de ses œuvres. Il débuta en 1859 par une chanson facétieuse, *les Misères de Med'cin*; puis ce fut, en 1860, une romance *l'Enfant malade*; enfin, en 1866, ses fameux *Contes populaires*, dont une deuxième série parut dans l'« Annuaire » de 1880. Dans le même temps, VERMER rimait en français un très grand nombre de fables, pour la plupart originales. Les *Poésies du D^r Vermer* ont paru en nouvelle édition en un volume accompagné du portrait de l'auteur, avec préface de M. l'abbé Légrain, chez Wesmael-Charlier, à Namur (1905).

Dans son n^o du 3 juin, *la Dernière heure*, de Bruxelles, apprécie en ces termes l'œuvre originale et savoureuse du D^r VERMER :

« Le docteur VERMER était un humoriste dans toute l'acception du terme et c'est de lui surtout que l'on peut dire, s'inspirant du poète latin : « Il châtia les mœurs en riant. » Son art est jovial ; son esprit, mordant ; sa verve, aiguë et corrosive. Mais tout cela se pratique sans faire crier les contemporains, sans douleur trop aiguë pour eux, car le disciple d'Esculape se retrouve enfoui avec ses émoulinés dans l'âme du patoisier : il sait, le

cas échéant, mettre une sourdine à sa bonne lyre, à son luth sentimental où se retrouve pourtant quelque chose du souffle égrillard de Rabelais. La langue qu'il parle rappelle d'ailleurs à souhait, non seulement dans les mots, mais encore dans la tournure des phrases, son vieux frère es-bistouri, l'ancien prêtre de Meudon.

» Le docteur VERMER était un fabuliste ; ses productions dénotent, dans cet ordre d'idées, un esprit vif, incisif, mais profondément moralisateur. Il a pratiqué le « drame aux cent actes divers », suivant l'expression célèbre appliquée à La Fontaine, mais en restreignant habituellement sa vision à son milieu ambiant ; il aimait la vie wallonne ; il la peignait dans ses travers et dans sa folle et souvent généreuse mentalité.

» Il met volontiers des ensoutanés en scène et pourtant je ne sache pas qu'il soit anti-religieux... Ces curés de campagne que Lamartine poétisait si délicieusement ont généralement le gousset fourni ; aussi, leurs parents sont-ils des assidus du presbytère, dont, en vrais héritiers qu'ils sont, ils convoitent jusqu'aux plus menus objets.

» Témoin cette scène racontée par VERMER :

» Nous nous trouvons dans la demeure d'un « curé mourant ». Depuis vingt-quatre heures, le brave homme est entre la vie et la mort. Certes, il ne guérira pas ; dès lors, pourquoi ne pas mourir tout de suite : ça lui éviterait de nouvelles tortures... S'il y a un bon Dieu, qu'il le prouve donc tout de suite... Et patati, et patata !

» Tout cela est parfait ; mais comment procéder au partage ? Il y a des biens indivisibles également convoités par tous, notamment un cochon (*cuchét*) qui est gras à lard et qui n'attend plus que la saignée finale. Déjà, on voit les jambons du compagnon de l'ermite de la Thébaidé, pendus au plafond. Mais pour qui seront-ils ? On en arrive aux gros mots, quand le moribond, tournant légèrement la tête, dit :

*Ainsi, suche mi, suche li Cuché,
I n'a onque di nos deux qu'è d'iré?...*

» C'est la douche. Les héritiers balbutient, protestent, s'évanouissent, vident les lieux, tandis que le curé reprend son doux sommeil léthargique.

» Tout VERMER est là. Patoiseur, il n'a manié que le dialecte qu'il connaissait et tel qu'il le connaissait ; c'est ce qui lui donne un charme particulier, une saveur du cru que l'on ne rencontre que chez les auteurs originaux, c'est-à-dire créateurs. Ses contes évoquent volontiers, par leur verve, les contes d'un autre écrivain wallon : le notaire Piérard, de Gilly. Dans sa langue de rude terroir, il a, comme dans le latin, bravé tout le temps l'honnêteté ; il en est de même de VERMER, qui appelle volontiers un chat un chat. Piérard et le patoiseur de Beauraing ont entre eux plus d'un point de contact ; mais ils sont surtout des écrivains de terroir, inspirés par le terroir lui-même, — trésor de poésie, source de vie où se perçoit et palpité l'âme de la race. »

NOTRE PAYS

FÉLIX PAULSEN. *En terre liégeoise. Liège pittoresque et industriel.* Illustrations de Henri MEUNIER et Marius RENARD. — Gand, Société coopérative Volksdrukkerij. 1 vol. in-8° (23 X 15), 181 p.

En écrivant ces pages, M. PAULSEN, plus d'une fois, se sera dit qu'une chose au moins rapproche les hommes, la sensibilité à la belle nature, et que ceux dont il combattait les idées et les actes, éprouvent comme lui le charme de nos vallées, de nos bois et de nos vifs ruisseaux : il a, d'un généreux romantisme, introduit dans ses chapitres la louange de notre paysage, ville, montagne ou plaine, et tragique chaos d'usines et de terrils ; ce faisant, il aura vu fleurir en lui l'espoir de séduire plusieurs de ses adversaires.

Et dans un cadre varié par la nature et mutilé par l'industrie, il a introduit le grand acteur, l'ouvrier. Il a étudié ses misères et reproduit ses plaintes.

Aussi bien, nous présente-t-il un livre de propagande socialiste, de vulgarisation. Mais il s'efforce à une impartialité tangible, et, s'il critique avec grande amertume, il mentionne en plusieurs endroits les progrès réalisés par les patrons en vue du bien social.

Il réussit mieux à montrer l'âme ouvrière que l'esprit de la bourgeoisie, et à ce titre, son livre sera plus utile aux bourgeois qu'aux ouvriers. Lu par ceux dont il attaque les intérêts, il doit s'adresser à leurs plus affinés sentiments moraux ; lu par les autres, il ne s'adresse qu'à leur désir de mieux-être. C'est un livre moralisateur pour ceux-là surtout qui en rejettent la doctrine.

L'argumentation est inégale. Ainsi, M. PAULSEN observe (p. 160) qu'au 31 décembre 1903, les 175.000 actions des charbonnages liégeois valaient en Bourse environ 152 millions. Et il ajoute que ces charbonnages *jouissent encore* d'une réserve de 17 millions ! Il y a évidemment faute de rédaction ou contre-sens : la valeur des titres comprend celle de la réserve. Dès lors, que signifie le *jouissent encore* que nous venons de transcrire ? Et puisque M. PAULSEN s'indignait de voir ces titres augmentés en valeur depuis une cinquantaine d'années, ne pouvait-il examiner ce phénomène très curieux dont il ne dit mot, savoir que la Bourse cote de plus en plus haut la valeur des mines alors qu'elles renferment de moins en moins de charbon ?

Mais ne discutons point les thèses de M. PAULSEN : il s'est fait l'écho des plaintes qui se perdent aux murs boisés de nos vallons et, à les entendre, nous nous instruirons parfois et il en résultera du bien. Il n'est rien de tel pour s'entraider que de se connaître.

Un mot des illustrations : tracées d'une plume alerte, elles ont un bel accent de vérité.

Fernand Mallieux.

Faits divers

Chansons populaires. — Nous avons signalé l'an dernier (p. 397) une initiative remarquable, prise en pays flamand en faveur du relèvement de la Chanson populaire.

A ce sujet, le journal *le XX^e Siècle*, n° du 2 juin, apporte quelques détails nouveaux qui montrent l'esprit de persévérance avisée qui anime les propagandistes de cette œuvre excellente :

« *La Métropole* (d'Anvers) annonce que la Société « *Liederen voor ons volk* » (Chansons pour notre peuple), qui a déjà tant fait pour l'éducation esthétique du peuple, va essayer de s'implanter dans les campagnes flamandes et d'y introduire à la place des chants vulgaires actuellement à la mode des chansons d'un caractère un peu plus relevé.

» Encouragée par les succès remportés actuellement à la foire, la Société se propose de faire entendre ses chansons sur le champ des kermesses villageoises. La Société demanderait en outre à l'administration communale de chaque localité de donner aux seuls interprètes de ses chansons l'autorisation de chanter et de vendre des couplets. »

La chanson wallonne souffre du même mal. Nous signalons cette intelligente initiative, en émettant le vœu de voir surgir une œuvre analogue en Wallonie.

Gr.

Une exposition d'art dinantais. — Ce serait une erreur de croire que Dinant fut célèbre seulement par la dinanderie; comme toutes les communes riches du moyen-âge, cette ville vit tous les arts se développer dans son sein. Malheureusement, jusqu'aujourd'hui les œuvres dinantaises étaient restées pour ainsi dire inconnues.

C'est pour les faire connaître au public qu'un comité s'est constitué à Dinant, sous les auspices des pouvoirs publics, en vue de réunir tous ces chefs-d'œuvre en une exposition de l'art dinantais. Le travail préparatoire s'est poursuivi sans bruit pendant de longs mois, avec calme et ténacité. Enfin, l'entreprise est assurée d'un plein succès, L'exposition s'ouvrira le 30 juin et se clôturera fin septembre.

L'on y trouvera des œuvres de Patenier, de Blès, Tabaguet, de Lion, des Hallaux, des Sodar, etc.

Wiertz y apparaîtra sous un jour nouveau : celui de portraitiste. Et voici que précisément la ville de Dinant compte rehausser cette belle fête artistique par l'inauguration du Monument Wiertz. On sait que ce peintre est né à Meffe, faubourg de Dinant, le 22 février 1806.

L'abbé Tichon, qui s'occupe avec zèle de l'exposition, révèle un détail bien curieux relatif aux Hallaux et que relate le correspondant bruxellois de la *Meuse* :

« Les Hallaux, au commencement du siècle dernier, sont tisserands. Le cadet quitte le métier pour l'Académie d'Anvers, où la mort le ravit au

milieu des plus brillants succès. L'aîné, resté à l'atelier, est chargé spécialement de la menuiserie et de la teinture. Lui aussi a une âme d'artiste. Il tissera lui-même la toile de ses tableaux, en confectionnera les châssis et les cadres, fabriquera ses pinceaux et broiera ses couleurs. Il aura pour directeur un troisième frère paralitique. Il lui construit un véhicule et le voila traînant le char de l'impotent sur les bords pittoresques de la Meuse et de la Lesse; l'œil scrutateur du maître a saisi un coin digne du crayon; on s'arrête, on discute, on dresse le chevalet et le travail commence... »

L'on verra encore à l'exposition de rares spécimens des dentelles de Dinant, richesses peu connues.

L'on y réunira aussi des cristaux de Vonèche. La cheville ouvrière de Vonèche passa au Val-Saint-Lambert et de nombreux ouvriers l'y suivirent.

Enfin, il va de soi que les dinanderies auront une large place à cette exposition, dont l'organisation est poursuivie notamment avec une sollicitude digne d'éloges par le secrétaire de la ville, par l'abbé TICHON, cité plus haut, et par MM. DELVAUX et BEQUET.

Une Ligue wallonne à Mons. — Sur l'initiative de la *Ligue wallonne du Brabant*, un important meeting s'est tenu à Mons, le 28 avril, qui a heureusement abouti à la création d'une *Ligue* régionale. Le Cercle artistique *Le Labeur* s'est acquitté avec tact et dévouement de la propagande, et la séance a réuni un public nombreux, dans lequel on remarquait un grand nombre de mandataires des différents partis.

Au bureau siégeaient : MM. COLLEYE, président de la *Ligue wallonne du Brabant*; DELAITE, président de la *Ligue wallonne de Liège*; Louis MONNON, secrétaire du Cercle *Le Labeur*; Achille et Hector CHAINAYE, les dévoués propagandistes wallons, et Oscar COLSON, directeur de *Wallonia*.

C'est M. COLLEYE qui prend le premier la parole. Il expose le but de la réunion, en rappelant que le mouvement wallon, bien qu'existant depuis un grand nombre d'années, n'a pris corps que depuis le Congrès mémorable de Liège en 1905. Ce mouvement, dit-il, n'est ni belliqueux ni politique. Il a exclusivement pour but la Défense wallonne. L'orateur démontre en excellents termes l'urgence pour les Wallons de s'unir pour résister à la propagande violente et agressive des Flamingants et à l'envahissement flamand. En terminant, M. COLLEYE rend un solennel hommage à la mémoire d'Emile HARZÉ, l'éminent Directeur des mines, qui a donné le dernier souffle de sa vie au mouvement wallon sur une question où sa haute compétence était universellement reconnue et son indépendance hautement honorée.

M. Julien DELAITE prend ensuite la parole. Il pose nettement la question sur le terrain des races. Les Flamingants, dit-il, n'ont que des paroles de mépris pour la race wallonne. Il répond à certaines affirmations insultantes qui se sont produites au Parlement, et reprend l'intéressant parallèle établi au Congrès de Liège par M. Jean ROGER, sur la situation matérielle et morale des Wallons et des Flamands. Se plaçant ensuite sur le terrain

légal et administratif, l'orateur montre qu'on a laissé prendre petit à petit toutes espèces de mesures vexatoires contre les Wallons. Les Flamands, dit-il, ont depuis longtemps obtenu des satisfactions légitimes; mais, sous la pression des Flamingants, ils ont obtenu ensuite un grand nombre de faveurs à notre détriment. Ceux-ci ne rêvent que la prépondérance du Flamand, la disparition de la langue française et l'écrasement des Wallons. C'est pour résister à ce programme antinational, pour résister à l'oppression, que les Wallons doivent s'unir étroitement.

M. Achille CHAINAYE examine la Loi sur les Mines, qui doit revenir bientôt devant les Chambres. L'amendement Franck, dit-il, ne satisfait pas l'opinion publique. On a prévu l'élément indigène employé dans les mines du Limbourg; or, cette intervention ne se réalisera peut-être que dans dix ou quinze ans: en attendant, ce seront des Wallons qui seront tout d'abord et pour de fort bonnes raisons employés aux longs travaux préparatoires à l'exploitation de ces mines. Au reste, quel Flamand voudrait-on imposer à nos ingénieurs comme aux autres? Il n'y a en Belgique que des « patois » flamands, le Néerlandais n'y est pas connu; et si c'est le Flamand officiel que l'on veut imposer aux ingénieurs des mines, il s'agit alors de cette langue artificiellement fabriquée dans les bureaux des Ministères, et dont l'emploi usuel est encore à créer. Le but avéré des Flamingants est de supprimer l'usage du Français en Pays flamand. Notre devoir est de protester.

M. Hector CHAINAYE, succédant à son frère, explique le but et les statuts de la *Ligue wallonne du Brabant*, et en propose l'examen au groupe qui va se fonder à Mons. Il commente en termes très éloquentes les différents vœux qui ont été adoptés par les Congrès de Liège 1905 et de Bruxelles 1906. On prépare, dit-il, pour les prochains Congrès, une étude comparative des vingt-cinq derniers budgets belges, et il sera établi, chiffres en mains, que les Wallons payent les trois quarts des impôts et qu'une injuste générosité des pouvoirs publics favorise la partie flamande du pays en sacrifiant les intérêts les plus évidents de la Wallonie. Les Wallons ont perdu beaucoup de temps en protestations parfaitement inutiles, parce qu'elles étaient individuelles. Il est temps de profiter partout du bel exemple de solidarité wallonne donné par les députés montois, qui, le 14 mars dernier, dans un vote mémorable, se sont unanimement solidarisés sur une question qui leur a justement paru avoir une importance capitale pour les intérêts wallons.

Des applaudissements chaleureux ont salué et maintes fois interrompu ces remarquables discours.

Avant de lever la séance, M. COLLEYE a tenu à remercier encore l'assistance. Il a fait connaître la composition du Comité provisoire de la Ligue nouvelle, qui comprend d'éminentes personnalités appartenant aux diverses opinions politiques et philosophiques. Leurs noms ont été unanimement salués par les acclamations du public, qui s'est fait inscrire en masse sur les listes d'adhésion.

On peut attendre avec confiance du nouveau groupement ainsi constitué une action sage et énergique en faveur des droits de la Wallonie.

Pierre Delaive.

L e Jubilé de la Ligue Wallonne de Liège. — Le 9 mai, cette Société a fêté avec simplicité, mais non sans éclat, la dixième année de sa fondation.

A 11 heures du matin, elle réunissait ses amis en une assemblée solennelle, qui s'est tenue au vaste local de la Bourse. On y remarquait des délégations des principaux groupements wallons, accompagnant les drapeaux des sociétés participantes.

Le séance était présidée par M. Julien DELAITE, ayant à ses côtés MM. DUPONT, vice-président du Sénat, président d'honneur de la Ligue; FRAIGNEUX, échevin de la Ville, vice-président; Nicolas LEQUARRÉ, président de la *Société liégeoise de Littérature wallonne*; COLLEYE, président de la *Ligue Wallonne du Brabant*, etc.

M. DUPONT souhaite la bienvenue aux délégations; il rappelle l'idée qui présida à la fondation de la *Ligue*. Il s'agissait d'abord de glorifier notre vieux langage. Dans ce domaine, la grande production wallonne, la création à Liège d'un Théâtre Wallon officiel, et une œuvre telle que le « Dictionnaire général de la Langue Wallonne », montrent que les Wallons ne se sont pas endormis. Il fallait aussi défendre les droits des Wallons; « car si nous ne voulons pas de désunion parmi les Belges, nous n'entendons point non plus être des victimes ». En terminant, M. DUPONT s'élève vigoureusement contre les exagérations flamingantes.

De longs applaudissements saluent la péroraison de ce discours.

Le Secrétaire de la *Ligue* donne ensuite lecture d'un rapport des plus documentés embrassant les dix années d'existence de la *Ligue*.

Après lui, M. DELAITE insiste sur quelques points de l'œuvre accomplie par la Société jubilaire, notamment en ce qui concerne le théâtre wallon et les exigences flamingantes, comme celle qui s'est manifestée encore lors de la discussion de la loi sur les mines.

Le Président rappelle aussi que des *Ligues* analogues ont été fondées à Mons et à Vilvorde, et que bientôt, sur l'initiative de collaborateurs de *Wallonia*, il s'en créera à Namur et à Charleroi.

Le Secrétaire, au nom du Comité de la *Ligue*, félicite M. DELAITE à l'occasion du dixième anniversaire de sa présidence et lui remet, au nom des membres, une grosse gerbe de fleurs.

Après avoir remercié ses amis, le Président donne la parole à M. LEQUARRÉ, le vénérable président de l'Académie wallonne, qui salue la *Ligue* au nom des Sociétés participantes. Il la félicite de son action énergique. Au milieu des applaudissements de l'assemblée, il fait un parallèle entre le tact et la modération des revendications wallonnes et l'exagération outrancière et intolérable du Flamingantisme.

Puis commence le défilé des délégations qui apportent les félicitations de leurs Cercles respectifs et offrent des palmes et des gerbes de fleurs à la *Ligue Wallonne*.

Le soir, un banquet a réuni et les membres de la Société et les délégations, et l'on a tosté d'enthousiasme à l'avenir de la *Ligue* et au succès de son utile action patriotique.

Pierre Delaive.